

# Transhumance dans les Rouges-Terres

*Le texte qui suit, nous a été confié par Marcel Garnier, Glacérien passionné d'histoire locale qui a recueilli quelques anecdotes pittoresques sur la vie quotidienne d'hier les souvenirs d'un certain Albert Baudry. L'action se passe au Ponceau, sur une commune qui fut, jusqu'en 1901, une partie de Turlaville.*

Voici l'histoire d'un petit garçon né en 1914 au Ponceau dans les Rouges-Terres, petit village de dix maisons environ situé dans un virage qui monte vers la ligne droite vers ce qui fut « école des garçons » et « école des filles » aujourd'hui mairie de la Glacerie.

Ce petit village était notre « chez nous » avec la ferme tenue par Mme Ambroise, aidée dans son épicerie et son café par son frère Georges Amiot, cultivateur.

Cette ferme était notre paradis : Roger Amiot, mon frère Roger Baudry, et moi-même Albert, tous âgés de dix à onze ans.

Marie (Mme AMBROISE) avait besoin d'un service, nous allions quérir l'eau au ruisseau qui se déversait dans un bac-réservoir assez grand.

Georges faisait appel à nous pour recevoir les cultivateurs qui faisaient une pause avant de descendre vers Cherbourg ou de remonter les Rouges Terres et attacher les montures aux barres devant la ferme. Pendant que les hommes buvaient la « moque » de cidre et bavardaient, nous les enfants, surveillions les chevaux.

Quand nous n'étions pas à l'école, c'est-à-dire les jeudis et les week-ends, Georges nous proposait de l'aider à curer deux écuries et trois étables. Pensez si nous étions heu-

reux, parce qu'avant de rendre service, nous savions que nous allions recevoir, un sou par écurie et deux par étable.

Pendant les beaux jours d'été, nos occupations étaient différentes, c'était la période des foins. Au-dessus de la maison se trouvait un vaste grenier, les charrettes chargées de foin en bottes et en vrac, attendaient d'être déchargées. Nous les enfants, nous étions déjà dans la poussière et l'obscurité, seuls nous rangions, nous tassions le foin, nous étions heureux.

Dans les promenades, dans les environs de la ferme, il nous arrivait de longer les haies, de fureter, de découvrir un endroit bien abrité où quelques œufs de poule se nichaient. Vite, nous les confions à Marie, qui toujours nous les refusait, invendables évidemment, mes parents

le soir, nous préparaient une belle omelette, ces œufs pondus dans la journée n'étaient pas « couvés ».

Comment avons-nous vécu à La Glacerie ? Dans une habitation de 3 pièces, avec un mobilier très simple. Dans la salle-cuisine, la lampe à pétrole à suspension et dans les chambres la lampe « pigeon ».

Ma mère, pour le ravitaillement, recevait très souvent la visite d'une cultivatrice, qui dans sa carriole, présentait sa marchandise avant de franchir l'octroi, au carrefour de la route de Martinvast et des Rouges-Terres.

Ces souvenirs heureux s'accompagnent d'autres, plus malheureux, telles ces deux cérémonies mortuaires dont nous avons été les témoins et les acteurs, nous avons neuf ou dix ans. *Le ponceau* était loin du village quand il fallait transporter



La ferme du Ponceau aujourd'hui

les dépouilles des bébés de quelques semaines ou quelques jours.

Entourés d'un drap blanc puis mis dans un petit cercueil, le petit défunt était déposé sur un brancard porté par quatre garçons pendant environ un kilomètre en remontant les Rouges-Terres. Le cortège était précédé par une carriole attelée, puis par la famille.



La ferme du Ponceau telle que l'a connu Albert Baudry.

Ensuite, le brancard était hissé dans une carriole, entouré des quatre enfants et le cortège reprenait jusqu'au hameau de l'église. Le petit cercueil était alors porté dans l'église et la cérémonie terminée, nous rentrions au Ponceau.

### Souvenirs de 1922 à 1925.

Le 25 août, jour de la St Louis, c'est la foire aux moutons, sur la place Divette à Cherbourg qui était alors plus grande qu'aujourd'hui. Bien avant notre éveil, des marchands de moutons, des cultivateurs prenaient place avec leurs bestiaux.

C'est vers dix heures, que trois « petits Ponceau de La Glacerie » (nous) avec l'accord de leurs parents, descendaient l'avenue de Paris pour se rendre à la foire. Que de monde ! Que de bêtes ! Il était midi passé quand ils s'inquiétèrent de leur retour.

- Connaissez-vous un marchand qui doit remonter vers La Glacerie ?

- Oui, tenez, celui qui est là-bas, avec

sa « blaudé », sa blouse gris-noir.

- Bonjour monsieur, avez-vous besoin de trois petits gars pour vous aider jusqu'en haut des Rouges-Terres ?

Nous sommes acceptés. Armés d'un bâton plus gros que nos poignets, nous encadrons, aidés de deux chiens, plusieurs centaines de moutons.

Le cultivateur nous surveille : « Attention aux carrefours, aux caches, à tous les chemins ». Nous remontons l'avenue de Paris jusqu'à l'Octroi.

« Danger ! Faites des moulinets avec vos bâtons pour éloigner les bêtes. Si un mouton passe, le troupeau suivra ! » Quelle responsabilité nous avons. Passée la route de Martinvast, nous montons, pas peu fiers, vers La Glacerie. La route nous appartient et je me souviens qu'à cette époque, il ne passait qu'une automobile par jour. Même les cultivateurs, à bord de leurs carrioles se rangent sur la berne et attendent le passage des bêtes. Combien de temps avons-nous mis pour atteindre le haut des Rouges-Terres ?

Près du café Cauchon, un grand herbager recueille les moutons et nous sommes invités à partager le repas commun : bons plats, bon « ber », pur jus promet l'enseigne. Le patron nous donne dix sous et, en chantant, nous descendons jusqu'au Ponceau.

Ma mère voit notre mine réjouie et ne se met pas en colère malgré l'heure avancée, mais nous ordonne :

« Allez vite vous coucher ! »

Nous ne demandons pas mieux !

Albert Baudry, propos recueillis par  
Marcel Garnier

### Qui est Albert Baudry ?



Albert Baudry est né en 1914 et vécut au 56 rue Lucet près de la ferme Amiot au Ponceau. Enfant, il fréquentait l'école du Roule avenue de Paris puis, la

famille quitta la Manche pour Mézidon dans le Calvados où il continua ses études à Caen à l'école primaire supérieure puis à l'école normale d'instituteur. À 17 ans, bref retour à Cherbourg puis départ pour Alger dans le cadre de son service militaire qui dura 18 mois. Son service accompli, il devient alors instituteur dans le Calvados mais la guerre éclate. Pendant cette période, il devient cinéaste aux armées après un stage à la Gaumont Franco Aubert aux Buttes Chaumont à Paris, puis au service géographique des armées. Il est muté dans la zone des combats sur les bords de l'Eure et obtient la Croix de guerre. Prisonnier en Bavière, il s'échappe et rejoint Paris, puis la Haute-Garonne où il devient directeur du cour complémentaire de Gazières-sur-Garonne. De retour en Normandie, il reçoit la médaille des évadés et crée une troupe de théâtre à Courtonne-la-ville. Nommé directeur d'école à Blainville-sur-Orne, il anime l'amicale laïque et devient secrétaire de l'Union des évadés de guerre pendant 25 ans. Nommé directeur d'une importante école à Caen, il reçoit les Palmes académiques, devient officier puis commandeur de cet ordre. Il sera également professeur de français dans les usines Moulinex et Citroën pendant 14 ans, vice-président de la commission des examens de la préfecture du Calvados et, comme si ça ne suffisait pas, dirigera une colonie de vacances.

En 1972, Albert Baudry prend une retraite bien méritée et devient Chevalier dans l'ordre du national du mérite. Il vit aujourd'hui à Caen mais reste très attaché à La Glacerie où il se ressource régulièrement.